barocca) à travers les exemples que fournissent la villa d'Este, les automates ou l'usage retrouvé des siphons. Tout démontre ainsi qu'au cours de siècles plus obscurs, les connaissances antiques n'ont jamais été totalement perdues.

Ces communications sont résumées, commentées et complétées dans une belle introduction de Christer Bruun (*Tradition and Innovation*), qui souligne l'unité d'un ensemble dont se dégagent souvent d'intéressantes perspectives de recherche. Les photos, les plans et les cartes illustrent les textes à vocation archéologique, des index facilitent la consultation, et une riche bibliographie est à trouver dans les notes.

A. Malissard.

Épigraphie. Numismatique.

L'Année Épigraphique 2000, sous la direction de Mireille Corbier : Paris, P.U.F., 2003, 913 pages.

Nous rendons compte de ce volume avec un peu de retard ; les livraisons de l'*AÉ* sont de plus en plus volumineuses : fréquence des découvertes et nouvelles lectures, bien entendu, mais aussi analyses détaillées de tous les ouvrages généraux qui traitent d'épigraphie, d'une manière ou d'une autre. Personne ne se plaindra de cette abondance, pas plus que de l'esprit critique, toujours en éveil, des nombreux recenseurs qui collaborent à l'entreprise. Leurs réactions, signalées par la présence de crochets droits, dénotent une acribie et une érudition qui prend souvent de court les auteurs de la publication recensée ; avec une belle franchise, la théorie de l'un d'eux (n° 634) est qualifiée de « saugrenue » — et elle l'est en effet : on aime cette spontanéité, qui fait si souvent défaut dans les publications universitaires.

La récolte publiée par l'*AÉ* 2000, tout en étant assez semblable à celles des années précédentes, se distingue par quelques traits, dus sans doute au hasard des découvertes autant que des publications. Ainsi, ce nouveau volume présente sensiblement moins de diplômes militaires que les précédents ; et l'on note la présence de quelques diplômes en latin. La chronologie des inscriptions fait le grand écart : ici, on donne une nouvelle interprétation d'un texte perdu (Italie, *regio* IV, n° 414) datant de 171 av. J.-C. ; ailleurs, deux textes semblent pouvoir être datés entre 153 et 89 av. J.-C. (*regio* X, n° 612-613) ; mais on trouve aussi une inscription en l'honneur d'un bienfaiteur d'Amisos de 435 apr. J.-C. (n° 1356), et une autre, de Sardes (n° 1380), datée du 27 avril 459 apr. J.-C.

La variété des supports n'a d'égale que celle des textes eux-mêmes. Tout y passe : tuyau de plomb (Rome, n° 209), lingot de plomb (n° 784), plaques de plomb pour les *defixiones* (n° 795, 925) ; empreinte en négatif d'un tuyau de plomb inscrit, dans un bloc de mortier en tuileau (n° 961) ; plaque de terre cuite ayant servi de moule pour des balles de fronde (n° 974) ; timbres de tuiles (n° 810, 831) ; graffites avant cuisson sur de la céramique sigillée (n° 987-995) ; jeton en étain du culte de Mithra (n° 978) ; manche de casserole (n° 1007) ; inscriptions peintes sur des amphores (n° 1124-1132 et 1154-1168) ; vase en verre doré (n° 1215) ; reçus sur ostrakas (n° 1556-1574) ; mosaïques (n° 358) ; sans compter, naturellement, l'immense majorité des inscriptions sur pierre qui constituent la base même du matériel épigraphique.

La plupart des inscriptions étudiées étaient déjà bien connues et ne donnent lieu qu'à des relectures ou à des corrections plus ou moins partielles ; d'autres proviennent de fouilles ou de la démolition d'édifices dans lesquelles elles étaient encastrées. Mais il est des cas plus curieux. Le n° 639, inventorié au *CIL*, a été

redécouvert en 1999-2000 lors de recherches effectuées dans un quartier du centre de Turin ; le nº 876 (Marseille), perdu depuis le XVII^e siècle, a été retrouvé en 1956 ; le nº 241 (Rome) est apparu sur le marché des antiquités ; le nº 348, provenant sans doute de Campanie, a transité lui aussi par le marché des antiquités et se trouve à présent dans une collection particulière aux États-Unis...

Par leur contenu les inscriptions recensées ressortissent à tous les domaines habituels : famille impériale, cursus sénatoriaux et équestres, vie civique provinciale et locale, droit, économie et finances, religions, y compris le christianisme, épitaphes, etc. Nous n'entrerons pas dans le détail, qui serait inépuisable ; nul n'ignore que l'épigraphie est une voie d'accès privilégiée à la connaissance de l'histoire et de la civilisation romaines. Mais les lecteurs de cette Revue verront avec intérêt que plusieurs inscriptions ont des rapports étroits avec la littérature ou la culture : sous le nº 160 (Rome), une nouvelle proposition de restitution permet des hypothèses sur la famille et la carrière de Tacite ; le nº 348, signalé ci-dessus,mentionne un L. Arruntius Stella qui fait immédiatement penser à Stace ; le nº 380 (territoire de Tibur), est un poème épigraphique pour la guérison d'un cheval, à rapprocher de quelques-unes des lubies décadentes de l'empereur Hadrien ; le nº 507 (Italie) honore un sévir qui a offert à ses concitoyens une représentation théâtrale et une distribution de vin miellé et de gâteaux secs ; le nº 616 (territoire de Patauium) était gravé sur le monument funéraire d'une affranchie impériale, mime ou danseuse ; le nº 1345 (de Corinthe, à Stockholm) est une inscription sur la base d'une statue d'Hérode Atticus.

Mais c'est le plus souvent à de braves gens, à de pauvres gens même que l'épigraphie, essentiellement funéraire, permettait d'avoir accès à l'écriture et de perpétuer pendant quelques décennies, au plus, le souvenir de leur modeste existence. Voici (nº 470, l'inscription est connue) un homme et une femme, frère et sœur sans doute, qui élèvent un monument *mame et tate*, « à maman et à papa » ; et voilà (nº 413) un *eques singularis Augusti*, originaire de Pannonie et mort à 26 ans, non pas à Rome, comme la plupart de ses camarades, mais à Rieti. Ce sont surtout les morts d'enfants ou d'adolescents dont la fréquence, sans nous surprendre, reste poignante : l'un (nº 513) a vécu 16 ans, un autre (nº 512) douze ans, un autre (nº 545) dix ans, un autre encore (nº 598) quatre ans. Et que dire de cette inscription (nº 1308), quasi insoutenable dans sa précision, qui rapporte la vente d'un bébé esclave, âgé de deux mois. Répétons-le : il faut lire l'*AÉ* d'un bout à l'autre, et ne pas se contenter seulement de la consulter. Plus, peut-être, que les chefs-d'œuvre de la littérature, d'une autre façon en tout cas, le corpus de textes qu'elle nous offre a la saveur de l'humain : *hominem sapit*, comme disait Martial. C'est une raison de plus pour remercier et féliciter chaleureusement les auteurs de cette prestigieuse publication.

(La perfection typographique est aussi totale que l'acribie scientifique. Trois remarques seulement : Au nº 414, dans une inscription qui date de 171 av. J.-C., *Herenius* n'est pas « la forme archaïque de *Herennius* » : c'est une simple graphie ; à date ancienne, on ne note pas les géminées. — Au nº 518, une défunte parle à la première personne et dit : (*tempus, aetatem, uel sim.*) *egi* ; *quae uix. ann. XXVI*, etc. Il faut sans doute développer *uix(i)* plutôt que *uix(it)*. — Aux nº 241, 348 et peut-être ailleurs, les antiquités, en tant qu'objets dont on peut faire commerce, ne prennent pas de majuscule. — Et signalons pour finir, à propos du nº 883, que Michel CHRISTOL vient de donner une interprétation améliorée de cette inscription, *CIL* XII, 594 et p. 815, lors de la séance du 12 mai 2004 de la Société Nationale des Antiquaires de France.)

Hubert ZEHNACKER.

L'Année Épigraphique 2001, sous la direction de Mireille Corbier : Paris, P.U.F., 2004, 958 pages.

Les aléas de l'édition et de la distribution font que nous rendons compte en un même temps de deux volumes successifs de *L'Année Épigraphique*. D'année en année, les qualités de cette publication se maintiennent au sommet, et il est inutile de redire les compliments que nous adressons à chaque fois à ses auteurs. Nous reviendrons donc à une formule que nous avions faite nôtre naguère, mais en la limitant presque exclusivement à Rome : nous relèverons les ouvrages recensés et les inscriptions nouvelles qui nous ont particulièrement intéressé, tout en soulignant que notre choix est évidemment subjectif.

Les études historiques qui font intervenir l'épigraphie sont regroupées sous la rubrique « Généralités », ce qui, pour être commode, n'est pas toujours exact. Les résumés qui en sont donnés sont souvent généreux. Signalons le n° 38, une étude de J.-L. Ferrary sur l'imperium d'Octave-Auguste et de ses successeurs, un problème fondamental pour tout latiniste ; les n° 68-71, qui montrent que les archives des Sulpicii continuent à attirer l'attention ; et le n° 130, sur les prières grecques et romaines, rassemblées par F. Chapot et B. Laurot.

La ville de Rome livre dans ce volume une quantité exceptionnelle d'inscriptions funéraires ; cette circonstance est due pour une grande part à la publication de la collection épigraphique de l'Antiquarium du Caelius. On peut y faire une ample moisson d'onomastique latine, et méditer à nouveau sur la forte proportion de morts prématurées. (Signalons à ce propos, quoique l'exemple se situe en Lusitanie, la pierre tombale n° 1168, pour une femme, *mulier anorum* (sic) *uiginti et octo perit a partu*. Ce devait être souvent le cas.) Revenons à Rome : le n° 263 est un cippe funéraire d'un couple de médecins, dont l'épouse se dit *medica philologa* ; le n° 267 est la tombe d'un *archimimus*. Le n° 296 est l'épitaphe d'un affranchi d'un L. Antonius : le frère du triumvir ou un homonyme. Le n° 441 a été commandé par deux affranchis qui portent même prénom et même gentilice ; c'est l'épitaphe d'une femme qui fut l'épouse de l'un et de l'autre, successivement, pendant 36 et 23 ans, soit 59 ans de mariage au total. Même si cette femme a été mariée vers 14 ou 15 ans, cela suppose une belle longévité et une non moins appréciable vitalité. Le premier mari était-il toujours en vie ? ou le second a-t-il rédigé l'épitaphe en leur nom commun ? Le doyen M. Durry se serait fait un plaisir de reconstituer la vie de cette famille bizarre, mais somme toute honnête. Au n° 447, un mari appelle sa femme décédée « sa petite souris », *muri suae*. L'épitaphe du n° 527, datée du 11 oct. 401 p. C., présente une translittération latine inédite du nom du Goth Frauitta.

Parmi les inscriptions de Rome non funéraires, signalons le n° 206, qui offre de nouvelles propositions de restitutions du texte de la *lex agraria* de 111 a. C. ; et le n° 591, une lampe qui mentionne le monastère romain dédié à saint Martin de Tours.

En Italie, la région I présente quelques ensembles remarquables : les n° 630-729 rendent compte des inscriptions de la basilique de Pianabella à Ostie ; les n° 747-772 sont des inscriptions inédites de Terracine. Signalons, n° 620, la révision de quelques fragments des *Fasti Ostienses*. Le n° 802, de Pompéi, mentionne le consulat de César et de Bibulus, en 59 a. C. Les n° 853 et 854 sont des listes d'*Augustales* de Liternum. Dans la région VII, nous retenons le n° 953, une inscription relative à M' Acilius Glabrio et au butin qu'il fit dans la ville de Scarphea en 191 a. C.

Le reste du monde romain pourrait offrir une sélection comparable ; mais on préférera signaler quelques points qui prêtent à discussion. Le n° 303 est une

inscription funéraire qui mentionne, après d'autres personnes, un certain *Tib. Aug. l. Anoptes +VVS | sibi et sueis*. Plutôt que de penser qu'on a ajouté en fin de ligne le gentilice Iulius, ne peut-on lire *VIVVS* (mal copié par le lapicide, ou mal lu par l'épigraphiste) ? L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable que le dénommé Anoptès est le dernier de la liste.

Sur le n° 1189 (Séville), une jeune esclave est appelée Σurypantha, avec un sigma initial. Ne peut-on penser à une mauvaise graphie, pour Eurypantha, ce qui donnerait un début de mot acceptable ? Pour la fin du nom, on pourrait penser aussi au grec *antheô*, « fleurir », ou même à *hypantheô*, « commencer à fleurir ». Le n° 1398 est une brique incisée avant cuisson ; le texte commence par *Rationem carnis*, et le commentaire indique bien qu'il s'agit d'un compte de fournitures de boucherie. Mais la traduction par « Je rappelle qu'il a été vendu... », est curieuse et, de plus, cadre mal avec la restitution au présent *ueni*[*r*---], proposée pour la suite du texte. Au n° 1558 (Rhétie), ETPI est à développer sans doute en *e(x) t(extamento) p(osu)i* plutôt que *p(osu)i(t)* : on peut faire parler le dédicant à la première personne. A moins qu'il ne faille lire ETPT ? Le n° 1582 (Norique) est un lot de onze poids en bronze dont la valeur est indiquée sur chacun ; sur la demi-livre, développer *s(emis)*, non *(semis)*, s'il est vrai, comme le suggère le commentaire, que la pièce porte la lettre S.

Le volume de *L'Année Épigraphique 2001* se termine par une table détaillée des abréviations des recueils épigraphiques que nous avons naguère appelée de nos vœux, et qui sera d'un grand secours pour les épigraphistes occasionnels que nous sommes tous ; et par près de 200 pages de tables analytiques très complètes, susceptibles de répondre à toutes les questions, et dont la compilation, à elle seule, est un véritable tour de force. Toute l'équipe dirigée par Mireille Corbier a droit à nos remerciements et à nos félicitations.

Hubert Zehnacker.

Nadine Labory, *Inscriptions Antiques du Maroc, 2. Inscriptions Latines, supplément* (Études d'Antiquités africaines) : Paris, CNRS éditions, 2003, 172 pages.

Cet ouvrage se présente comme un complément au corpus des *Inscriptions Antiques du Maroc, 2*, publié en 1982 par M. Euzennat, J. Marion, J. Gascou et Y. de Kisch. Il ne s'agit pas d'une nouvelle publication à proprement parler, mais bien d'une mise à jour que l'on devra consulter en ayant à sa disposition le corpus lui-même. En effet, Nadine Labory a compilé les améliorations de lecture proposées par certains épigraphistes, synthétisé les nouvelles interprétations proposées et ajouté les nouvelles inscriptions publiées depuis 1982. Ce nouvel instrument de travail permet donc de prendre rapidement connaissance des nouveautés parues depuis vingt ans et publiées dans des revues françaises et étrangères, pour certaines difficiles d'accès. Les nouvelles inscriptions découvertes depuis 1982 et rassemblées ici sont au nombre de soixante-quinze et ont été présentées en suivant les normes des *IAM* 2. En revanche, elles ne sont pas accompagnées d'illustrations photographiques et le lecteur doit donc se reporter à celles qui figurent dans les articles où elles ont été publiées pour la première fois (ce qui peut poser un problème dans le cas de revues difficiles à trouver). En ce qui concerne la bibliographie dépouillée par l'auteur, on remarque qu'aucun titre n'est postérieur à 2000, alors que le travail a été achevé en mai 2002 (c'est en tout cas ce qui est affirmé p. 9). Cela présente l'inconvénient de ne pas intégrer des ouvrages importants comme le volume *Vbique amici. Mélanges offerts à Jean-Marie Lassère*, paru à Montpellier en 2001, qui

comprend plusieurs études épigraphiques, dont trente inscriptions inédites ou peu connues provenant de Tiklat, publiées par J.-P. Laporte.

Suivant l'ordre des *IAM*, 2, le volume présente donc, pour chaque inscription qui le requiert, les nouveautés bibliographiques, les nouvelles lectures et un résumé des nouvelles interprétations. L'ensemble est évidemment très utile pour qui s'intéresse aux inscriptions marocaines et témoigne d'un réel travail de recherche bibliographique et de mise en forme de cette documentation, malgré quelques scories. Par ailleurs la bibliographie n'est pas toujours complète : pourquoi avoir écarté, pour l'inscription n° 34 (p. 24), l'article de C. Zuckermann (et la référence à *AE*, 1994, 1905) qui propose une interprétation différente de celle de R. Rebuffat dans les *MEFRA*, 110, 1998 ?

Les nouvelles inscriptions sont regroupées en deuxième partie, avec une numérotation continue faisant suite à celle des *IAM*, 2. On notera un problème concernant les dimensions des supports : au n° 843, l'auteur annonce ainsi 145 × 165 × 20 cm, alors que les éditeurs de l'inscription donnaient comme dimensions 14,5 × 16,5 × 2 cm. Le même problème se pose d'ailleurs pour les deux inscriptions suivantes. En fin de volume sont regroupés des *indices*.

L'ensemble rendra sans aucun doute des services et on ne peut que savoir gré à M^me^ Labory d'avoir consenti les efforts nécessaires pour mener à bien cette entreprise utile à la communauté scientifique.

Agnès Bérenger-Badel.

M. Buonocore, *Theodor Mommsen e gli studi sul mondo antico. Dalle sue lettere conservate nella Biblioteca Apostolica Vaticana* (Università di Roma « La Sapienza ». Pubblicazioni dell'Istituto di Diritto Romano e dei Diritti dell'Oriente Mediterraneo, LXXIX) : Napoli, Jovene Editore, 2003, 427 pages.

Marco Buonocore, *Scriptor Latinus* et « Capo archivista » à la Bibliothèque Apostolique Vaticane, est aussi, comme chacun sait, un éminent spécialiste en histoire romaine, et notamment en épigraphie. Je me limiterai à citer, au sein d'une bibliographie impressionnante, la charge qui lui a été confiée par la « Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften » de réviser les volumes IX-X du *Corpus Inscriptionum Latinarum* (*CIL*) et qui l'inscrit *recta uia* au nombre des héritiers de Christian Matthias Theodor Mommsen (1817-1903). Ce long et minutieux travail de révision du *CIL* et la connaissance approfondie des travaux de Mommsen désignaient tout naturellement Buonocore comme la personne idéale pour la publication de la correspondance du savant allemand conservée à la Bibliothèque Vaticane

Le livre s'ouvre sur une table des matières qui en décrit brièvement la composition : une liste des abréviations, des sources et des instruments (p. IX), une préface de Andrea di Porto (p. XV), une introduction de M. Buonocore (p. 1), la liste des destinataires des lettres (Giulio Minervini, Giovanni Battista de Rossi, Federico Odorici, Pasquale Villari, Giuseppe Fiorelli, Giulio Gabrielli, Enrico Stevenson, Rodolfo Lanciani, Matteo Ricci et Giovanni Mercati (p. 39-377), un index des noms (p. 381), des sources littéraires (p. 399), des sources manuscrites et d'archives (p. 401) et des inscriptions (p. 411).

Sur les 222 lettres de Mommsen, on n'est pas étonné de constater que le plus grand nombre d'entre elles s'adressent à de Rossi (133) ; elles nous éclairent de manière efficace sur la genèse des publications majeures des deux savants. On découvre aussi les principaux centres d'intérêts du savant romain, à commencer par

l'épigraphie chrétienne intimement liée à ses célèbres explorations des catacombes, mais aussi à ses recherches dans les fonds manuscrits de la Bibliothèque Vaticane et notamment sur les recueils d'inscriptions : ces documents allaient constituer la source principale du *CIL* et donner naissance au projet, qui ne vit pas le jour, de la constitution d'une *Bibliotheca Epigraphica Manuscriptorum*. Ce projet, qu'il nous incombe aujourd'hui de réaliser, fut magistralement préparé par DE ROSSI dans la *praefatio* du second volume (1888) des *Inscriptiones Christianae Urbis Romae* (*ICUR*).

Les lettres publiées par M. BUONOCORE illustrent aussi l'amitié et l'estime qui dès le début présidèrent aux relations entre MOMMSEN et DE ROSSI et qui allaient grandir au fil des années et au rythme des joies et des douleurs partagées.

L'étude des relations entre les deux hommes fut aussi l'occasion, pour M. BUONOCORE, de recenser de manière exhaustive les papiers de l'archéologue romain conservés à la Bibliothèque Vaticane ; les deux fonds principaux (les fiches relatives à l'archéologie chrétienne et plus de 20.000 lettres de ses correspondants italiens et étrangers) auxquels on peut maintenant ajouter le *Lascito G.B. de Rossi*, constitué de 35 boîtes soigneusement décrites par l'auteur, qui contiennent des ouvrages imprimés, des feuillets manuscrits, des lettres et d'autres papiers relatifs au *CIL* et au projet français de l'édition complète de la correspondance de Bartolomeo BORGHESI.

Les lettres suivantes, adressées à MINERVINI et à ODORICI, illustrent les liens de MOMMSEN avec la culture italienne de la seconde moitié de l'Ottocento. Il y est question d'exégèse épigraphique et de discussions sur quelques-uns des grands projets d'édition de MOMMSEN, le *corpus* des *Iscrizioni messapiche* (1848) ou celui des *Inscriptiones Regni Neapolitani Latinae* (1852), prélude à l'entreprise du *CIL*. En proposant une collaboration à des savants comme MINERVINI ou FIORELLI, MOMMSEN chercha à apaiser les tensions avec les intellectuels napolitains, qu'il avait suscitées par ses jugements sur leur méthode dépassée dans la publication des inscriptions.

Les neuf lettres à ODORICI concernent essentiellement la période consacrée à l'édition des *Inscriptiones Confoederationis Helueticae Latinae* (1854) et celle des *Inscriptiones urbis Brixiae et agri Brixiani Latinae* (1874), qui allait donner naissance au *CIL V* (*Gallia Cisalpina)*. Il y est aussi question des travaux d'érudits locaux qui révèlent que MOMMSEN chercha toujours leur collaboration pour l'édition du *CIL ;* il encouragea en outre, chaque fois qu'il le put, la création de musées pour la sauvegarde du patrimoine épigraphique (voir note 54) de cette nation qu'il considérait comme sa « seconda patria ».

Les sept lettres à VILLARI sont un autre exemple des rapports de MOMMSEN avec les intellectuels italiens les plus en vue de son époque et des relations culturelles qui, à travers eux, purent se nouer, malgré tout, entre l'Allemagne et l'Italie.

C'est surtout de Rome qu'il est question dans les lettres de MOMMSEN à STEVENSON et à LANCIANI. Elles sont, une fois de plus, l'écho de recherches conjointes, comme la participation de STEVENSON à l'édition du *CIL IX* (1878) pour laquelle le jeune homme fut félicité publiquement dans le volume ; ce faisant, MOMMSEN exprimait son espoir que la relève soit assurée et sa foi en « l'ardor dei migliori (...) a cui appartiene l'avvenire della nostra scienza » (p. 20). Il avait manifesté les mêmes espérances à propos de Christian HÜLSEN et qualifié ailleurs Felix JACOBY d'« *optimae spei iuuenis* » (p. 33).

Les lettres à LANCIANI concernent principalement les inscriptions nouvellement trouvées et nous renseignent sur les modes de diffusion de ces découvertes et sur la genèse de publications comme les *Notizie degli scavi di antichità* ou le *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*. On y trouve aussi des détails

sur la collaboration de Lanciani à l'édition de l'*instrumentum domesticum* (*CIL XV*).

Les trois lettres adressées respectivement à Fiorelli (1823-1896), Gabrielli (1832-1910) et Ricci (1826-1896) permettent de compléter certaines notices un peu laconiques des lemmes du *CIL*. Finalement, les billets que le savant allemand, alors âgé de 85 ans, adressa à Mercati, le nouveau *Scriptor Latinus*, nous livrent l'enthousiasme toujours intact de l'organisateur de grands projets, qui est l'une des qualités qui lui valurent le Prix Nobel (1902). Elles nous montrent aussi que même après la mort de son cher de Rossi (1894), Mommsen ne coupa pas les liens avec la Bibliothèque Vaticane et ses trésors manuscrits.

De l'ensemble de la correspondance publiée dans ce livre se dégagent de nombreuses pistes de recherche sur la personnalité de Mommsen et son œuvre : les engagements politiques d'un intellectuel destitué de sa chaire de Leipzig en 1850 par le gouvernement prussien, et qui confie à son ami catholique ses craintes pour l'avenir de leurs patries respectives (p. 26) ; ses jugements sur l'école française et ses méthodes, notamment pour la publication des inscriptions d' Afrique ou les recherches en histoire médiévale ; ou encore l'étude d'épisodes peu connus dans l'élaboration d'ouvrages comme la *Römische Kaisergeschichte* ou ses éditions de textes antiques : le *Codex Theodosianus* et les textes publiés dans les *Monumenta Germaniae Historica* et dans les *Fontes Iuris Romani Anteiustiniani*. L'étude de ces travaux, conceptuellement proches du *CIL*, constitue un filon de recherche particulièrement intéressant : il permet, en effet, de découvrir les fondements de la méthode de Mommsen, qui le poussa à construire, dans divers domaines du savoir, avec une grande ténacité, ces instruments de recherche que sont les *corpora*. On perçoit mieux ainsi les principes fondateurs de cette méthode, garants de son efficacité : l'exigence de l'examen autoptique (l'*oculorum auctoritas*), les critères de distinction entre un *titulus genuinus* et un *falsus uel alienus* et l'intuition qu'il fallait aussi publier les *falsae* ; l'utilisation de tous les *fontes antiqui* ainsi que des sources de la Renaissance (notamment les *codices epigraphici*).

En nous offrant l'édition annotée du *Corpus Litterarum Mommsenianarum* relatif à ses correspondants italiens, M. Buonocore nous montre qu'il a, une fois de plus, parfaitement compris l'enseignement de Mommsen, auquel il rend ainsi un bel hommage.

G. Vagenheim.

Latin tardif. Latin médiéval.

Miguel Ángel Betancor León, Germán Santana Enríquez, Conrado Vilanou Torrano, *De Spectaculis. Ayer y hoy del espectáculo deportivo* : Madrid, Ediciones clásicas, 2001, 214 pages.

Ainsi que le soulignent les auteurs dans leur avant-propos, ce livre est une réflexion sur le sport considéré comme un jeu et un spectacle. Avant d'aborder l'étude des développements d'époque médiévale, moderne et contemporaine de ce phénomène, le premier chapitre est consacré à ses racines antiques et surtout à sa rencontre avec le judéo-christianisme. L'ouvrage s'achève en effet par une édition du *De Spectaculis* de Tertullien et de celui de Novatien.

Dans le premier chapitre, consacré à l'Antiquité, les auteurs rappellent d'abord l'antagonisme entre le judaïsme, puis le christianisme, et la culture hellénique,